

Mourir d'absurdité
L'Ahurissant Vertige de M. Maelström

Eza Paventi

Numéro 87 (2), 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25684ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paventi, E. (1998). Compte rendu de [Mourir d'absurdité : *L'Ahurissant Vertige de M. Maelström*]. *Jeu*, (87), 43–45.

Mourir d'absurdité

Variations sur un thème connu

« **D**éjouez la grisaille et faites un pied de nez à la brunante comme à la mort », proclamait le communiqué. En novembre dernier, la compagnie de théâtre Harpagon, qui a déjà monté *la Flotte de la reine* et *le Petit Cirque de barbarie*, nous présentait sa nouvelle création, une comédie absurde sur le thème de la mort. *L'Ahurissant Vertige de M. Maelström*, écrit et mis en scène par Claude Paiement, porte un regard à la fois cynique et burlesque sur la panique qui s'empare d'un homme au moment où il apprend qu'il vit ses derniers jours.

Le thème, traité ici avec folie et humour, a certes inspiré de nombreux auteurs au cours des siècles. L'histoire de *l'Ahurissant Vertige de M. Maelström* évoque d'ailleurs un drame ionescien bien connu. M. Maelström, aussi grotesque que touchant dans

L'Ahurissant Vertige de M. Maelström

TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE CLAUDE PAIEMENT. DÉCORS :

JULIE CHARTRAND ; ÉCLAIRAGES : MARTIN LABRECQUE ;

COSTUMES : PASCALE DÉRY. AVEC NORMAND CARRIÈRE,
CHANTAL DUMOULIN, SYLVAIN MARCEL ET IGOR OVADIS.

PRODUCTION DU THÉÂTRE HARPAGON, PRÉSENTÉE À
L'ESPACE LA VEILLÉE DU 6 AU 22 NOVEMBRE 1997.

son désir de se rattacher à tout prix à l'existence, nous rappelle souvent le célèbre roi d'Ionesco, également confronté à sa mort prochaine. *Le Roi se meurt* et *l'Ahurissant Vertige de M. Maelström* se ressemblent en particulier sur le plan de la forme. Quoique quelques-uns de leurs pairs s'acharnent à leur faire voir l'imminence de leur mort, les deux per-

sonnages s'enlisent dans leur désir de rester maître de leur destin, jusqu'à ce que tous les éléments de leur vie quotidienne aient disparu et qu'ils doivent faire face, seuls, à l'inévitable.

Dans *l'Ahurissant Vertige de M. Maelström*, le malade apprend dès le début, à la suite des mille et une courbettes verbales de son médecin, que son cas est incurable, qu'il est donc inévitablement destiné à mourir bientôt. Refusant d'accepter le diagnostic, il préfère recourir, grâce à l'aide de son secrétaire, à une série de guérisseurs potentiels, de l'avocat au métaphysicien, afin de semer la mort ou peut-être tout simplement d'oublier qu'il va mourir. Obstinément réalistes au beau milieu de ce défilé de charlatans, le médecin et la fille de M. Maelström tentent de lui faire accepter sa mort prochaine.

À la mort comme à la guerre

Le refus de la mort se traduit, autant chez Bérenger 1^{er} d'Ionesco que chez le Maelström de Paiement, par un comportement autoritaire, une détermination et une volonté aveugle d'exercer un pouvoir sur tout. Le roi ordonne à son garde de marcher, commande au soleil de se lever ou oblige ses conseillers à revenir de

vacances. De son côté, M. Maelström exige qu'on le guérisse et fait taire sa fille quand elle parle de sa santé. Les deux personnages s'emporent, lancent des ordres, refusent obstinément de prendre en considération des avis qui estomperaient leur volonté de vivre. Ils mesurent leur autorité sur leur entourage, comme s'ils exerçaient, par compensation, leur pouvoir face à la mort.

Les personnages qui gravitent autour de ces malades jouent des rôles très similaires dans les deux pièces. L'attitude du dévoué secrétaire de M. Maelström rappelle celle de Marie, la reine préférée du roi, qui entretient l'espoir de voir le condamné échapper à la mort. D'un autre côté, la reine Marguerite adopte la même attitude implacable que la fille de M. Maelström, qui tente d'amener le mourant à se rendre à l'évidence. Dans chacune des pièces, ces personnages symbolisent en quelque sorte les deux pôles du comportement du moribond. La reine Marie et le secrétaire incarnent l'espoir et la peur de la mort, tandis que la reine Marguerite et la fille de Maelström sont associées à la résignation, au regard réaliste posé sur l'état du malade.



Fin de l'existence, rideau !

Dans son texte, Claude Paiement emploie une superbe métaphore pour qualifier la mort, qu'il appelle la huissière. Tout au long de la pièce, M. Maelström fait des pieds et des mains pour éviter l'affrontement avec cette dame. Il parvient à lui échapper momentanément jusqu'à ce qu'il se retrouve, à la fin de la pièce, seul, au milieu d'un décor vide où objets et personnages ont disparu tour à tour. Inutile de tenter d'échapper à la huissière, elle parvient à ses fins tôt ou tard !

Cette finale est d'une ressemblance frappante avec celle du *Roi se meurt*, où le roi se retrouve également seul après la disparition graduelle du décor et des personnages. Quoique M. Maelström commande les disparitions tandis que le roi reste plutôt un témoin impassible de celles-ci, il n'en demeure pas moins que le procédé employé pour symboliser la mort – un espace scénique désert et un fondu au noir – reste le même. D'une façon comme de l'autre, chacun des deux personnages est amené à vivre la mort et à accepter que le rideau se ferme sur son existence puisque, dans l'univers d'Ionesco comme dans celui de Paiement, la mort coïncide avec la fin de la pièce.

Claude Paiement bâtit avec beaucoup d'habileté l'univers absurde où évolue M. Maelström. En fait, l'originalité et l'aisance avec lesquelles il se moque de la mort insufflent une grande force à son texte dramatique, comme le démontrent les métaphores ingénieuses dont il use : « Je ne suis rien d'autre qu'une grimace du clown que vous êtes », lance Maelström à la mort.



L'Ahurissant Vertige de
M. Maelström, de Claude
Paiement, présenté à
l'Espace la Veillée par le
Théâtre Harpagon. Photo :
Michel Eid.

L'auteur ridiculise avec intelligence des situations morbides et dépouille le funèbre de son sens tragique. Claude Paiement met en scène des personnages aussi absurdes que rigolos, tels un croque-mort aveugle, une fille de joie qui lance des mots grossiers dans le but d'alléger les souffrances du malade ou un avocat qui « épiluche la jurisprudence universelle », question de vérifier s'il existe un moyen pour Maelström d'échapper à la mort.

Malgré le côté burlesque des aventures dans lesquelles Maelström nous entraîne, il y a toutefois un sentiment troublant qui se dégage de la pièce, provenant en grande partie de cette urgence de vivre du personnage. À cet égard, le jeu de Normand Carrière s'avère très efficace, voire percutant. Il réussit à transmettre le trouble et la peur de M. Maelström à travers l'agitation toujours grandissante qui l'habite. Rachitique et nerveux, Normand Carrière compose un personnage qui, malgré sa grossièreté et son effronterie, demeure pitoyable dans son désarroi.

Chantal Dumoulin en M^{lle} Maelström, sa fille, lui donne la réplique avec autant d'énergie. Son ton lacérant, son œil impitoyable et sa démarche assurée tranchent avec les attitudes ridicules et désespérées de Maelström.

Dans le rôle du secrétaire, Sylvain Marcel joue de façon plus calme et effacée, ce qui lui permet de rendre un personnage au caractère docile, qui sert de contrepoids à celui de Maelström.

La plupart des acteurs se partagent plusieurs rôles secondaires. Chantal Dumoulin incarne également une putain délirante, tandis que Sylvain Marcel interprète un croque-mort aveugle pince-sans-rire. Igor Ovadis, quant à lui, joue tour à tour le docteur, l'avocat et le métaphysicien, les pseudo-sauveurs de Maelström. Son accent chantant, ses gestes maniérés et ses mimiques comiques font en sorte que chacun de ses personnages nous rappelle vaguement le précédent.

Le rythme du spectacle s'accélère au fur et à mesure que les scènes s'enchaînent. Claude Paiement arrive ainsi à recréer cette sensation de vertige à laquelle il fait allusion dans son titre. L'ahurissant vertige que vit M. Maelström s'avère en fait, selon l'auteur et metteur en scène, ce « tourbillon fou, imprévisible et enivrant » qu'est la vie. Malgré le sujet de la pièce, ou peut-être même grâce à celui-ci, le spectacle du Théâtre Harpagon est une ode à la vie, dans ce qu'elle a de plus absurde et de plus imprévisible.

L'univers absurde de Paiement, la théâtralité des personnages qu'il compose, l'abondance de métaphores dont est égayé son texte sont tous des éléments qui contribuent à la réussite du spectacle. On ne peut toutefois s'empêcher d'établir de sérieux parallèles entre cette pièce et *Le roi se meurt* d'Ionesco. Coïncidence ou inspiration volontaire ? Difficile de répondre à la question puisque le programme ne mentionne nulle part que Claude Paiement s'est inspiré de cette œuvre... **J**